blutchvariations



DARGAUD



blutchvariations

DARGAUD

PARIS BARCELONE BRUXELLES HONG KONG LAUSANNE LONDRES MONTREAL NEW YORK SHANGHAI

Alain
Resnais

Marcel
Gotlib

in memoriam

Avant-propos

La bande dessinée me laisse perplexe. Après trente ans de travaux publiés, je n'ai jamais réussi à me mettre d'accord sur son compte, à en dégager des lignes de force, à établir des conclusions durables, à asseoir une pensée, un style… et je suis bien obligé de le reconnaître, au fond je n'y comprends rien. Nous lisons le dessin et regardons l'écrit. Depuis 1987, j'ai été joyeusement la proie de tous les égarements, collectionnant les fausses pistes, fonçant dans les impasses, m'embourbant, passant du pastiche à la satire, du reportage à l'autobiographie, de l'épopée à l'essai, du témoignage au conte, remisant de nombreux projets inachevés dans les cartons. L'un des charmes, et non des moindres, de cette entreprise consistant à aligner des cases, qui m'occupe depuis bien des années – et que je n'ose appeler un métier –, est que les questions qu'elle soulève demeurent sans réponse. Chaque nouveau livre me trouve démuni, au pied d'une obscure combinaison, que je m'acharne à déchiffrer tout en devinant déjà que toute résolution rassurante sera hors de portée et qu'une fois le travail achevé, le soulagement sera fugace et le mystère entier.
Un aiguillage oublié m'a lancé sur cette voie et je me suis mis à dessiner sans y penser, encouragé par le confort que cette pratique procure, à l'abri des corvées domestiques, à respectable distance des obligations sociales, en retrait de la circulation. Armé de feutres de couleurs, je recopiais scrupuleusement des cases de *Picsou, Lucky Luke, Astérix, Achille Talon*… Comme un prolongement des jeux de l'enfance et des joies de la lecture, attablé, le nez sur le papier, représenter des scénettes devenait une forme de manie, je veux dire que je ne comprenais pas vraiment ce que je faisais. Je dessinais sans but, sans ambition, pourrait-on dire grossièrement ; simplement mû par l'instinct, je voyais chaque dessin fini, satisfaisant ou non, entraîner le suivant et ainsi de suite. D'une certaine façon, cela est encore vrai quarante ans plus tard. Le dessin est une langue limpide, primitive, intraduisible et implacable. Ce langage gagne en éloquence, devient éclatant quelquefois, quand le geste qui le produit est gratuit ; on dessine sans raison ni but, pour rien, et c'est bien ici que réside toute la difficulté du jeu, comment préserver cette candeur dans l'exercice professionnel et domestiqué de la bande dessinée.

Depuis le milieu de l'année 2015, un travail non prévu ni planifié m'a pris par surprise : je m'efforce de réinterpréter certaines des bandes dessinées que j'ai aimées. J'en ai choisi trente. Je pourrais dire que je les rejoue, un peu à la manière du musicien de jazz reprenant un standard. Ma tâche consiste à extraire un passage plus ou moins long de chacun des albums retenus, à l'intégrer sur une planche unique et à le redessiner. Je remonte ici aux sources de mon « éducation européenne » (Américains et Japonais constituent un autre chapitre, à écrire peut-être un jour), visitant tour à tour mes classiques. L'auteur le plus jeune de cet aréopage est Daniel Goossens, né en 1954 ; le plus ancien est né en 1900 et c'est René Pellos. Cet ensemble de planches disparates forme ce que j'appelle mon album de reprises : *Variations*. En pressant ceux qui nous ont devancés pour en extraire le jus, je ne cherche pas à retrouver des émotions passées, fanées, mais plutôt à en découvrir de nouvelles, cela en m'asseyant littéralement à leur place, en mettant mes pas dans les leurs, afin de les comprendre ; et comprendre c'est recréer. Le recopiage présente deux faces opposées : c'est, d'une part, une manière humble de retourner au conservatoire, de travailler ses gammes, et dans le même temps, un défi orgueilleusement lancé à mes prédécesseurs. Au-delà d'un banal hommage, il s'agit pour moi de vérifier mon langage, de le tester sur des motifs donnés, et l'exercice n'est pas aisé car souvent, à l'épreuve du feu, j'ai la sensation que mon écriture se délite, qu'elle va finir par se dissoudre dans une grammaire qui m'est étrangère. Je suis alors obligé de me défendre, de ruer dans mon box. La bravade n'est pas exclue de ce travail. *Variations* est un album lacunaire, la suite d'histoires morcelées qui le composent, comme trente fragments de fresque tombés du mur que j'aurais ramassés et collés dans un cahier, se présentent au lecteur, allusives et énigmatiques. La plupart des planches n'ont ni début ni fin et les scènes qu'elles représentent offrent peu de satisfaction à l'amateur d'intrigue bien ficelée. Il existait une émission de télévision qui faisait les beaux dimanches de mon enfance et qui s'appelait « La Séquence du spectateur ». C'était simplement un enchaînement de trois extraits de film, à l'époque antique où le cinéma était hors de portée, presque invisible, rare donc précieux. De ces intrigants morceaux de films se dégageait un pouvoir d'évocation puissant, je dirais même un pouvoir d'enchantement, qui excitait mon imagination et ma curiosité.
Certaines des bandes dessinées reprises dans *Variations* sont aujourd'hui inconnues ; ce sont des continents oubliés, comme les films de jadis, qui ne demandent qu'à être redécouverts.
Je me souviens qu'en 1988 nous sommes sortis profondément impressionnés de la fameuse exposition du « Dernier Picasso » au Centre Pompidou. Quinze ans après sa mort, le vieux birbe bougeait encore. Dans l'inquiétante frénésie de sa production, j'ai été durablement saisi par les explorations successives des *Femmes d'Alger* de Delacroix, des *Ménines* de Vélasquez et du *Déjeuner sur l'herbe* de Manet. Son entêtement à refaire et défaire ces tableaux, enchaînant les variations autour d'un même sujet, les cuisinant sans néanmoins parvenir à en tirer une réponse véritablement satisfaisante, me semblait alors l'essence même du travail artistique. Toute résolution est interdite au chercheur, comme le décrit justement François Porché sur un autre sujet, dans sa biographie de Verlaine : « Mais, quand nous aurons noté encore ces prédispositions, nous aurons dit bien peu de choses. La branche du compas qui tourne autour d'un point fixe a beau tracer des cercles concentriques de plus en plus étroits, elle sera toujours séparée du centre. » Cette inclinaison pour la relecture m'a fait pencher vers la cyclonique *Moderne Olympia* de Cézanne, peinte dix ans après l'originale de Manet, ou l'incongru *Semeur* de Bacon inspiré de Van Gogh, vers la spectaculaire planche de Giraud parue dans *Pilote* réinterprétant (blueberryfiant) le *Pied-tendre* de Lucky Luke, ainsi que vers les versions accumulées de « My Favorite Things » distordues par John Coltrane, ou encore le « Sanctuary » de Wayne Shorter, électrocuté par Miles Davis, exemples parmi d'autres, le jazz ouvrant un terrain de jeu illimité pour ce type d'expériences.
Et d'ailleurs, comme on joue de la musique, ne peut-on dire qu'on « joue du dessin » ? Voilà bien qui résume la tentative décrite dans ces lignes : renouer avec le jeu, la joie de jouer et, par conséquent, la joie de dessiner, puérile et obstinée. Je m'aperçois une nouvelle fois (ça m'est déjà arrivé) que j'abandonne la bande dessinée qu'on lit pour me tourner vers une bande dessinée qu'on regarde. Les situations exposées sont davantage à ressentir qu'à comprendre. Le romanesque cède le pas au plastique, l'horizontal au vertical, et cette nouvelle volte-face, aussi libératrice soit-elle (« du moins dans un premier temps, quand on ne sait pas encore au juste où on veut en venir », Philip Roth), ne vaut pas manifeste. Je n'ai pas suffisamment de suite dans les idées pour ça.
Dans mes jours fastes, cependant, j'ai l'impression de soulever un voile et sans chercher à invoquer ici l'inénarrable – ou pire, l'ineffable –, je suis persuadé que nous tenons avec la bande dessinée une forme insolite – et inédite, pourquoi pas – d'écriture poétique.

Ce texte est une version remaniée d'un article paru dans la revue Bédéphile *#3 en septembre 2017 sous le titre « Art mineur de fond ».*

René Pellos (dessin), Roland de Montaubert (texte)
Les Pieds Nickelés ne veulent pas se faire rouler
Société Parisienne d'Édition, collection
« Les beaux albums de la jeunesse joyeuse », 1958

Depuis leurs dernières aventures, les Pieds Nickelés - pour la première fois depuis longtemps - avaient un compte en banque bien garni...

...et vivaient comme des bourgeois.

L'affaire de moteurs que nous avons commanditée rapporte des bénéfices intéressants...

Et notre ferme en Normandie est en plein rendement...

Le marquis de Bouya-Baisse donnait ce soir-là une réception.

C'est quand même chic, ici !

Oui, ça fait plaisir d'avoir une situation stable et de ne plus être obligés de courir d'aventure en aventure pour gagner notre vie...

Bonsoir Marquis. Comment allez-vous ?

Très bien, mes chers amis... et vous-mêmes ?

Voilà les trois types dont je vous parlais... Repérez-les bien.

On les a photographiés, patron. Vous pouvez compter sur nous !

Edgar Pierre Jacobs
Le Piège diabolique
paru dans *Le Journal de Tintin* en 1960
première édition en album : Éditions du Lombard, 1962

Pressante, cette fois, la voix ordonne ...

Vous y êtes ? Abaissez votre visière. Le levier rouge maintenant ...
LE LEVIER ROUGE ! GO !!! GO !!! GO !!!

D'un geste décidé et comme pour en finir, Mortimer empoigne le levier rouge et brusquement le tire à lui ! ...

CLING

Aussitôt le spectrographe central ainsi que tous les voyants se mettent à rayonner, d'un blanc éblouissant, tandis qu'un long sifflement, suraigu, lui meurtrit les tympans ...

WHIIII

Une angoisse indicible saisit le professeur qui subitement submergé par un furieux tourbillon de sons inconnus et d'éclairs hallucinants entend implacable et triomphante la voix de Miloch hurler ...

BON VOYAGE MORTIMER !... BON VOYAGE !! ... HA ! HA ! HA ! ...

Pendant ce temps, le cadran central, passant du jaune à l'orange, vire peu à peu au rouge vif ...

Puis se met à parcourir vertigineusement l'échelle des pourpres et des mauves, tandis que de toutes ses forces l'infortuné Mortimer lutte contre l'insurmontable torpeur qui l'envahit ...

Dans la sphère qui baigne maintenant dans une étrange lumière violette, Mortimer, l'esprit hanté d'images terrifiantes, s'est affalé inerte sur son siège ...

Tandis que sur le compteur du "selecteur temporel" les chiffres poursuivent une sarabande infernale ...

Enfin, au bout d'un laps de temps indéterminé, le professeur émerge péniblement de sa torpeur et étend vers le levier jaune une main plus lourde que le plomb ...

... agrippe la poignée, et réunissant toute son énergie, la tire violemment en arrière ...

CLING

Hergé
Les Sept Boules de cristal
paru dans *Le Soir* en 1944
première édition en album : Casterman, 1948